

VOIR À TRAVERS LES YEUX DE PAUL

✻ 1.12-20

En Amérique, on a un dicton : “Quand la vie vous tend un citron, faites-en un citron pressé.” Le citron en lui-même est amer ; mais si l’on mélange un peu de jeu de citron avec de l’eau sucrée, on obtient une boisson rafraîchissante. Ainsi, quand la vie nous met dans une situation malheureuse, nous pouvons décider de l’endurer, ou bien d’en faire sortir du bien.

Paul ne connaissait pas ce dicton, mais il connaissait bien le principe. Depuis le début de sa vie chrétienne, la vie lui avait tendu beaucoup de citrons. Dans le livre des Actes, nous lisons des exemples du mauvais traitement dont il était l’objet (cf. Ac 9.1-23.11) ; mais cela ne constituait qu’une infime partie de ce qu’il eut à endurer pour le Seigneur (cf. 2 Co 11.23-30). Sa dernière humiliation, un emprisonnement injuste, l’avait mis dans les chaînes pendant deux années à Césarée¹ (cf. Ac 23.12-26.32), jusqu’à ce qu’il fasse appel à César (Ac 25.10-12) et soit envoyé à Rome (cf. Ac 27.1-28.15).

Après avoir souhaité ardemment prêcher à Rome (Rm 1.10-11, 13 ; 15.22-24), Paul fut obligé d’y aller en prisonnier. D’autres auraient sans doute pris cette tournure des événements en s’apitoyant sur leur sort, mais Paul ne donna aucun signe d’amertume.

¹ Plusieurs détails de la lettre aux Philippiens (surtout le fait qu’il s’attendait à être bientôt relâché) suggèrent qu’elle fut rédigée vers la fin de l’emprisonnement de Paul à Rome (2.24).

Comment était-il capable de prendre ces “citrons” et d’en faire quelque chose de revivifiant ? La réponse est dans son attitude vis-à-vis de ce qui lui arrivait. Ce sujet, que nous avons déjà vu dans notre étude, reviendra encore et encore dans ce texte. Dans un sens, ce livre a pour sujet le besoin d’aborder la vie avec l’attitude (ou la pensée) appropriée :

Ayez en vous la pensée qui était en Christ-Jésus (2.5).

Nous tous donc qui sommes des hommes faits ayons cette pensée (3.15a).

Au reste, frères, que tout ce qui est vrai, tout ce qui est honorable, tout ce qui est juste, tout ce qui est pur, tout ce qui est aimable, tout ce qui mérite l’approbation, ce qui est vertueux et digne de louange, soit l’objet de vos pensées (4.8).

Si nous avions pu voir Paul à Rome, nous aurions vu un vieux prédicateur enchaîné (cf. Phm 9 ; Ac 28.20 ; Ep 6.20). Le mot grec pour chaîne (*halusis*) dans deux des passages cités en référence signifie : “chaîne courte par laquelle le prisonnier était attaché au poignet de son garde, afin que l’évasion soit impossible².” Ces restrictions, ces indignités en série imposées à Paul peuvent nous faire hocher la tête de colère ou de compassion. Mais regardons plutôt l’invisible : le cœur de l’apôtre. Dans sa situation, Paul ne

² William Barclay, *The Letters to the Philippians, Colossians, and Thessalonians*, rev. ed., The Daily Study Bible Series (Philadelphia : Westminster Press, 1975), 22.

“CHRIST SERA EXALTÉ DANS MON CORPS, (...) SOIT PAR MA VIE, SOIT PAR MA MORT.”

voyait pas la tragédie, mais le triomphe ; il ne se considérait pas comme victime, mais comme vainqueur. Essayons de découvrir comment Paul voyait les choses, et nous pourrions peut-être apprendre à considérer la vie du côté positif.

IL VOYAIT L'AVANCEMENT DE LA CAUSE DE DIEU (1.12-14)

Nous sommes arrivés à la section centrale de la lettre, où nous devrions normalement trouver une note personnelle, notamment sur l'état de santé de l'auteur. Dans un sens, Paul commence bien avec une information personnelle ; mais dans un autre sens, il ne le fait pas vraiment. Son regard est fixé non sur lui-même, mais sur Jésus et son Évangile.

Il commence : "Je veux que vous le sachiez, frères" (v. 12a). Paul affectionne les mots "frère" et "frères" à cause de leur lien avec une relation familiale. Il les utilise 130 fois environ dans ses lettres, dont huit fois dans les quatre chapitres de ce petit volume (vs. 12, 14 ; 2.25 ; 3.1, 13, 17 ; 4.1, 8).

Paul continue : "Ce qui m'est arrivé a plutôt contribué aux progrès de l'Évangile" (v. 12b). L'expression "ce qui m'est arrivé" englobe tout ce que l'apôtre a souffert par le passé, et ce qu'il souffre au moment d'écrire la lettre. Mais Paul ne pense pas à tout cela, vraiment. Il pense au "progrès" et non aux problèmes. Le mot "Évangile" vient du grec *euangelion*, bonne nouvelle.

Le terme "progrès" vient de *prokope*, un terme grec composé très pittoresque qui, dans sa forme verbale (*prokoptein*), signifie "couper en avant". "À l'origine, on employait ce terme pour décrire un pionnier qui coupait une voie à travers des taillis." Le terme décrivait également l'activité du corps d'ingénieurs militaires, qui passait devant l'armée et coupait tout (arbres, maquis) ce qui pouvait empêcher la progression des soldats. Cette pratique contribuait souvent à déblayer les terrains et les rendre constructibles. Ainsi l'emprisonnement de Paul dégageait la route pour l'Évangile.

Contact avec les perdus

Parmi les deux exemples que Paul donnera de ce progrès, le premier mentionné est celui des occasions remarquables qu'il a eues pour évangéliser autour de lui depuis son arrestation à

Jérusalem. Il a pu prêcher devant le conseil juif, devant des gouverneurs romains, et devant d'autres personnes de haut rang, y compris un roi (Ac 23.1 ; 24.10, 24-25 ; 25.23 ; 26.16). Aucune opportunité n'a pourtant été plus précieuse que celle d'être enchaîné à des soldats à Rome (cf. Ac 28.16). Paul dit : "En effet, dans tout le prétoire et partout ailleurs, il est devenu manifeste que c'est pour Christ que je suis dans les chaînes" (v. 13).

Pour certains commentateurs, Paul se réfère ici au palais de l'empereur, et le fait que l'Évangile soit arrivé dans l'entourage de César est indéniable (4.22). Mais, la plupart des commentateurs optent pour la garde prétorienne (cf. BDS) ou la garde impériale romaine³, un corps d'élite constitué des meilleurs éléments de l'armée de l'empire. Ils étaient dix mille en tout, des troupes italiennes spécialement sélectionnées, dont chaque soldat était d'un rang égal ou supérieur à un centurion (officier sur 100 soldats). Entre autres tâches, ces soldats formaient la garde rapprochée de l'empereur. Leurs privilèges particuliers comprenaient une double solde et un logement personnel à Rome ; retraite après 12 à 16 ans avec la citoyenneté romaine et une prime généreuse. Ces soldats exercèrent une grande influence dans Rome et devinrent même, plus tard, les "faiseurs d'empereurs". Le fait que Paul ait été confié à leurs soins suggère l'importance de son cas dans l'esprit des officiers romains.

La règle était de relever la garde toutes les six heures. L'apôtre eut ainsi la possibilité d'influencer quatre soldats par jour, ce qui fait, sur deux ans, 2 920 possibilités d'évangélisation ! Bien entendu, il ne s'agit pas de ce nombre de soldats, mais d'un contact sans doute répété avec beaucoup de soldats dans tous les cas. Ces soldats pensaient que Paul était le prisonnier ; mais c'était lui qui profitait d'un auditoire captif pendant ses journées bien remplies :

- Il dictait des lettres, comme celle aux Philippiens.
- Il parlait avec des amis tels que Timothée et Éphroditte (cf. 1.1 ; 2.25).

³ La plupart de cette information vient de Wilbur Fields, *Philippians – Colossians – Philemon* (Joplin, Mo. : College Press, 1969), 27 ; Avon Malone, *Press to the Prize* (Nashville : 20th Century Christian, 1991), 35 ; et Barclay, 21.

- Il enseignait ceux qui venaient le voir (cf. Ac 28.17-31).
- Il priait et louait Dieu (Ph 1.3-4 ; cf. Ac 16.25).
- Il parlait à ses geôliers et répondait à leurs questions (cf. Rm 1.14-16), car il est impensable que Paul ait pu négliger ces opportunités de proclamer la foi.

Si Paul était allé comme prévu à Rome et qu'il avait prêché dans le Forum, pas un seul soldat romain ne se serait arrêté pour l'écouter. Mais, enchaînés à lui nuit et jour, il leur était difficile de l'ignorer. Les voies de Dieu sont impénétrables !

Selon la tradition, quelques-uns de ces soldats devinrent chrétiens. Ceux qui ne le devinrent pas comprirent au moins ce que l'apôtre représentait. En disant que son emprisonnement pour Christ était devenu "manifeste" dans tout le prétoire, Paul semble indiquer que les soldats avaient appris qu'il n'était pas en chaînes pour un quelconque crime, mais pour sa foi en Jésus. La BFC traduit : "C'est ainsi que tous, dans le palais du gouverneur ou ailleurs, savent que je suis en prison pour le service du Christ" (1.13).

On se demande qui sont ceux qui, "ailleurs" ("partout ailleurs" – COL), avaient été influencés par Paul⁴. À Rome, les nouvelles se répandaient vite, et Paul eut sans doute son rôle à jouer dans la conversion de certaines personnes de la maison du César (4.22). Bien que le messager de Dieu fût dans les chaînes, le message divin restait libre (cf. 2 Tm 2.9).

À l'instar de Paul, les "chaînes" que nous pouvons connaître peuvent être sources d'occasions pour partager l'Évangile. Comme nous l'avons noté, non seulement Paul était enchaîné à des soldats, mais ceux-ci étaient également enchaînés à l'apôtre. De même, les chrétiens sont enchaînés aux mêmes situations indésirables que leurs voisins et amis, ce qui donne l'occasion de les influencer pour le Seigneur. Une mère peut se sentir "enchaînée" à ses jeunes enfants ; mais si elle leur enseigne la voie du Seigneur (Dt 6.7), qui connaît le bien qu'ils pourront faire dans le royaume⁵ ? Une femme peut se sentir "enchaînée"

à un mari non-croyant, mais elle a ainsi la possibilité d'être pour lui un bon exemple (cf. 1 P 3.1-2). Un employé peut se sentir "enchaîné" à un travail qu'il n'aime pas, mais la plupart des postes de travail mettent les employés en relation avec des collègues qu'ils pourraient enseigner. Beaucoup sont "enchaînés" à des infirmités physiques, mais de telles circonstances ont pu donner l'occasion de faire avancer la cause du Christ. Certaines personnes avec des maladies physiques ont trouvé que leur situation leur accordait plus de temps pour servir Dieu et aider les autres. Une femme que je connais, qui ne peut pas sortir de chez elle, encourage les autres par des cartes, des lettres et des appels téléphoniques.

Courage pour les convertis

Paul cite un deuxième exemple du bénéfice de ses chaînes pour l'Évangile : "La plupart des frères, confiants dans le Seigneur en raison de mes chaînes ont beaucoup plus de hardiesse pour annoncer sans crainte la parole de Dieu" (v. 14). Cela se faisait peut-être parce que ces frères prenaient courage en Dieu en voyant de quelle manière Paul se confiait au Seigneur pour son aide ; parce qu'ils se sentaient prêts à affronter toute moquerie, en voyant l'assurance de l'apôtre malgré ses difficultés ; parce qu'ils se disaient que si Dieu pouvait faire de grandes choses par un homme enchaîné, il pouvait faire de grandes choses par eux. De toute évidence, la mauvaise situation de Paul leur fit accroître leurs efforts, pour que l'Évangile ne soit pas limité pendant que les mouvements de l'un de ses principaux porte-parole étaient restreints.

Au verset 14, le mot traduit par "annoncer" n'est pas *karusso* ("proclamer"), le mot habituel pour décrire la proclamation publique de l'Évangile, mais une forme de *laleo*, terme grec ordinaire signifiant "parler". Les commentateurs suggèrent que Paul parlait plutôt du témoignage personnel et privé de ces chrétiens (cf. Ac 8.1, 4).

Celse, critique du christianisme dans ses premiers jours, écrivit que "des cardeurs, des cordonniers, des foulons, les gens les plus incultes et les plus grossiers sont des prédicateurs zélés de l'Évangile⁶." Ce que Celse entendait comme

⁴ On pourrait penser à Onésime, un esclave en cavale (Phm 10-21).

⁵ Je connais plusieurs familles nombreuses où plu-

sieurs garçons sont devenus d'excellents prédicateurs de l'Évangile. Vous avez peut-être d'autres exemples.

⁶ Cité dans Malone, 37.

une critique fut, en fait, une haute louange. “Le comptoir du marchand, le bureau du collecteur d’impôts, les poignées de la charrue de l’agriculteur, devinrent leurs pupitres⁷.”

IL VOYAIT LA PRÉDICATION DE L’ÉVANGILE DE DIEU (1.15-18)

Paul avait à supporter non seulement l’humiliation de la prison, mais aussi la douleur créée par les frères qui le détestaient et qui essayaient de lui faire du mal — en prêchant Christ !

Certains, il est vrai, prêchent le Christ par envie et rivalité, mais d’autres le font dans des dispositions bienveillantes. Ceux-ci agissent par amour, sachant que je suis établi pour la défense de l’Évangile, tandis que ceux-là annoncent le Christ dans un esprit de rivalité ; leurs intentions ne sont pas pures, et ils pensent ajouter quelque tribulation à mes chaînes (vs. 15-17).

“Certains” — et même la plupart (1.14) prêchaient le Christ en toute bonne foi vis-à-vis de Paul, et par amour pour lui. Ces hommes appréciaient Paul, ses principes et ses actions. Ils savaient que l’apôtre était “établi pour la défense de l’Évangile”, c’est-à-dire qu’il avait été (selon le grec) divinement choisi pour défendre la bonne nouvelle de Jésus. Paul devait bientôt comparaître devant le tribunal de César ; mais il ne se souciait pas de sa propre défense. Il voulait surtout défendre l’Évangile !

Ce que nous ne pouvons savoir

Certains frères, par contre, prêchaient l’Évangile pour de mauvaises raisons, cherchant à accroître la détresse de l’apôtre. Ce n’étaient pas des non-croyants ou des Juifs ayant persécuté Paul par le passé. Il est vrai que Paul se réfère parfois aux Juifs comme des “frères” dans la chair (cf. 1.14), mais de tels hommes n’auraient jamais prêché le Christ. Ce n’était pas non plus des “judaisants”, c’est-à-dire des chrétiens juifs qui enseignaient que les chrétiens devaient garder la loi de Moïse afin d’être sauvés. Paul ne se serait jamais réjoui de leur message (cf. Ga 1.8-9 ; 5.2-4), comme il le fait ici. Si nous lisons ce passage attentivement, nous découvrons que le problème n’était pas le message mais la

⁷ Idem.

motivation des messagers.

Sans pouvoir en être certain, on peut supposer qu’il s’agissait d’évangélistes chrétiens à Rome. L’Église de Rome avait été établie — fait rare — avant l’arrivée de Paul.

En règle générale, il préférerait “ne pas bâtir sur le fondement d’autrui” (Rm 15.20) ; cela n’altéra pas pourtant son fort désir d’aller à Rome (Rm 1.11-15), sans doute parce qu’il pensait qu’à partir de cette grande ville l’Évangile pourrait se répandre dans tous les coins de l’Empire romain.

Environ cinq années auparavant⁸, Paul avait écrit à l’Église de Rome, saluant notamment plus de deux douzaines de chrétiens (Rm 16.3-16). Sans nul doute, l’Église dans cette ville avait été bénie d’un grand nombre d’évangélistes capables avant l’arrivée de l’apôtre.

Malheureusement, certains de ces évangélistes n’aimaient pas Paul, pour des raisons qui ne nous sont pas révélées. Cette animosité n’était pas partagée par tous dans l’Église (cf. Ac 28.14-16). Il se peut que les évangélistes en question aient essayé de construire une image positive de l’Église auprès des autorités, et qu’ils aient été embarrassés de voir que Paul était conduit à Rome en prisonnier. Il est même possible qu’ils étaient jaloux de toutes les attentions dirigées vers l’apôtre, se sentant menacés dans leur rôle de dirigeants.

Ce qui est étrange, c’est que ces hommes aient décidé que le fait de prêcher l’Évangile ajouterait pour Paul “quelques tribulations à [ses] chaînes”. Ils pensaient sans doute que Paul était animé des mêmes motivations égoïstes qu’eux-mêmes et que, s’ils pouvaient “réussir” dans leur prédication plus que lui, cela dérangerait l’apôtre. Ou bien, ils pensaient peut-être qu’une prédication vigoureuse de l’Évangile irriterait les autorités romaines au point où elles s’endurciraient contre Paul. Cela aurait également eu un effet négatif contre ces prédicateurs jaloux, mais la jalousie n’a jamais été une émotion logique.

Ce que nous pouvons savoir

Nous pouvons savoir une chose : il est pos-

⁸ Cela suppose la rédaction de l’épître aux Romains au printemps de 57 après J.-C., et celle de l’épître aux Philippiens vers la fin du premier emprisonnement de Paul à Rome, en 62 environ après J.-C.

sible de servir le Seigneur avec des motivations indignes. Les motivations de ceux qui essayaient de faire du mal à Paul sont décrites au verset 15 : ils “prêchent le Christ par envie et rivalité”. Le terme grec traduit par “rivalité” ici et au verset 17 signifiait à l’origine “servir contre paiement”. Ensuite il en vint à identifier celui qui travaille uniquement pour la paie, uniquement pour lui-même. Finalement, le mot fut associé à la politique et au désir de s’assurer le soutien à tout prix, de mettre quelqu’un “de son côté”. Ces prédicateurs se voyaient, de toute évidence, dans une sorte de concurrence avec Paul. L’envie et la rivalité, qui vont bien de pair, sont depuis toujours une malédiction pour l’Église.

Nous avons sans doute du mal à comprendre que de tels chrétiens puissent avoir existé au premier siècle. Mais il est sûr que nous en avons de nos jours. Pourtant, sans céder à l’habitude (trop facile) d’identifier les erreurs des autres, pensons plutôt à nous-mêmes. Se peut-il que les motivations de notre service chrétien ne soient pas tout à fait pures ? À ceux qui prêchent, je dirais que la prédication n’est pas le moyen de bien vivre, d’avoir un salaire confortable, de se procurer respect et attention, mais un moyen de sauver les âmes et glorifier Dieu. Aux autres, je dirais qu’ils ne doivent rien faire dans le but de récolter de la louange ou de l’attention, qu’ils ne doivent jamais renoncer à travailler parce qu’ils ne se sentent pas appréciés. Que Dieu nous aide à avoir des motivations pures dans son service !

Devant cet “esprit de rivalité” (v. 17), Paul aurait pu devenir amer et dire : “Cela fait quatre ans que je suis en prison. Je fais de mon mieux dans cette situation intolérable, par mon enseignement, mes lettres, et la bonne attitude que j’essaie de maintenir. Voici maintenant mes propres frères qui essaient de me faire du mal. Ce n’est pas juste !” Au lieu de cela, il dit : “Qu’importe ! De toute manière, que ce soit sous un faux prétexte ou que ce soit en vérité, Christ est annoncé ; je m’en réjouis et je m’en réjouirai encore” (v. 18). On a appelé cela “l’une des déclarations les plus nobles de l’un des hommes les plus grands qui aient jamais vécu”⁹. Paul ne

pensait pas à Paul, mais il voulait assurer l’avancement de l’Évangile. Ce que ses critiques disaient de lui ne le dérangeait pas ; il se réjouissait tout simplement que l’Évangile soit proclamé.

Faisons deux remarques : premièrement, Philippiens 1.18 n’enseigne pas que les motivations d’une personne ne comptent pas. Nous avons déjà vu que le pourquoi de nos actions est important aux yeux de Dieu (cf. 1 Co 13.1-3 ; Rm 16.17-18 ; 2 Co 9.7). Deuxièmement, ce verset n’établit pas un précédent nous permettant de juger les motivations des autres. Contrairement à Paul, nous ne sommes pas inspirés de Dieu, nous ne pouvons pas prétendre nous prononcer avec autorité sur les pensées secrètes des autres. Nous ferions mieux d’examiner nos propres motivations, en laissant au Seigneur le soin de juger celles des autres (cf. Hé 4.13 ; Rm 2.16).

Philippiens 1.18 nous apprend à ne pas nous remplir l’esprit de pensées destructrices au sujet de mauvais traitements que nous pouvons subir. Ceux qui se remémorent continuellement les outrages — réels ou imaginaires — dont ils sont victimes ne font que se rendre malheureux. De plus, il est possible d’apprécier le bien que font les autres, même si nous soupçonnons des motivations pas totalement pures. Soyons positifs dans nos rapports avec les autres.

IL VOYAIT LA GRÂCE DE DIEU OFFERTE (1.19-20)

Considérant la situation dans laquelle il se trouvait, Paul se réjouissait à la perspective d’un bon dénouement :

Car je sais que cela tournera à mon salut, grâce à vos prières et à l’assistance de l’Esprit de Jésus-Christ ; selon mon ardent désir et mon espérance, je n’aurai honte de rien. Mais maintenant comme toujours, Christ sera exalté dans mon corps, avec une pleine assurance, soit par ma vie, soit par ma mort (vs. 19-20).

Dans ces versets qui vibrent d’intensité, l’apôtre continue de décrire les raisons de sa joie (“car” ...). Quand il dit : “Je sais”, il n’utilise pas le mot habituel, mais un autre, “peut-être choisi (...) pour insister sur l’idée de connaissance confiante”¹⁰. Quand il parle de son “ardent désir”,

⁹ D. A. Hayes, cité dans James Burton Coffman, *Commentary on Galatians, Ephesians, Philippians, Colossians* (Austin, Tex. : Firm Foundation Publishing House, 1977), 269.

¹⁰ Pat Edwin Harrell, *Épître de Paul aux Philippiens* (Genève et Ste.-Foy, Centre d’Enseignement Biblique, Liv- ing Word Series), 61.

il utilise le mot grec *apokaradokia*, un terme composé qui réunit la préposition *apo* (“loin de”), le substantif *kara* (“tête”), et le verbe *dokein* (“regarder”). Le tout décrit “un regard vif et intense, qui se détourne de toute autre chose et se fixe sur l’objet de son désir¹¹”.

Le “salut” de Paul

Dans tout ceci, Paul voyait deux résultats positifs, dont le premier était son “salut”. Nous oublions parfois que ce mot, si vital et si précieux à notre foi, constitue un terme quelque peu “vide” quand il est pris séparément. C’est le contexte qui détermine de quoi on est “sauvé”. À quoi Paul pouvait-il penser en parlant de son salut ?

- Sortie de prison ? Quand on lit Philippiens 2.17, 23-24, on n’a pas l’impression qu’il comptait forcément là-dessus. L’expression “je sais” semble trop forte dans ce seul contexte.
- Fin des calomnies et des mauvais traitements de la part de ses ennemis ? Puisque Paul utilise ici la même terminologie que Job (13.16 – Septante), nombre de commentateurs sont d’avis qu’il citait et qu’il entendait la même chose que Job : “Je serai justifié” (cf. aussi Jb 13.18).
- Délivré de la timidité devant Néron ? Cette idée irait bien avec ce que dit le verset suivant. Sans doute Paul priait-il pour pouvoir proclamer courageusement sa foi en Jésus devant la cour romaine.
- Salut éternel ? Paul en était convaincu de tout son cœur (Ph 1.23 ; cf. Rm 5.9).

De ces possibilités, la dernière me semble la plus logique, car Paul utilisait le mot “salut”, en règle générale, pour décrire la délivrance du péché. Peut-être que Paul considérait que tout ce qui pouvait lui arriver à présent contribuerait à sa délivrance, à son “salut”.

Deux choses pouvaient donc y contribuer : les “prières” des Philippiens et “l’assistance” du Saint-Esprit. Paul priait pour les Philippiens (1.3-

4), et eux priaient pour lui (1.19). L’apôtre demandait toujours les prières de ses frères et sœurs en Christ (Rm 15.30-32 ; 2 Co 1.11 ; 1 Th 5.25 ; 2 Th 3.1-2 ; Phm 22). Tous les chrétiens devraient prier les uns pour les autres.

Le terme “assistance”, utilisé au sujet du soutien de l’Esprit Saint, est d’un mot grec d’où vient notre mot français “chorale”. À l’origine, ce terme se référait au fait de payer les frais d’une chorale à l’occasion d’un festival organisé dans une ville grecque. Le gouvernement exigeait normalement d’un citoyen riche qu’il fasse une donation importante destinée à payer les chanteurs. Plus tard, lorsque le lien avec une chorale disparut, le terme garda son sens d’un soutien généreux et prodigue. Notons que Paul parle de “l’Esprit de Jésus-Christ”, qui est l’Esprit Saint que Jésus avait envoyé en accomplissement de sa promesse (Jn 14.16-17 ; Ac 1.8 ; 2.1-4).

La gloire de Jésus-Christ

Le deuxième résultat positif de tout ce qui arrivait à Paul était que Christ serait “exalté” soit par sa vie, soit par sa mort (cf. v. 20). Cette déclaration anticipait probablement la comparution de l’apôtre devant le tribunal de César. Paul avait la confiance qui lui permettrait de rester courageux dans le palais impérial, et de n’avoir “honte de rien”, afin ne pas jeter la disgrâce sur la cause pour laquelle il avait donné sa vie.

Paul croyait donc que tout ce qui lui arrivait servirait éventuellement la gloire de Christ. Le terme “exalté” peut aussi signifier “agrandi” ou “magnifié”. L’idée nous semble étrange au premier abord. Nous nous disons que, puisque Jésus est déjà “le plus grand”, on ne peut pas l’agrandir ou le magnifier. Mais nous pouvons l’exalter devant les hommes, tout comme une loupe aide à mieux voir les choses. Une vie centrée sur le Christ peut aider les hommes à voir celui qui est notre Seigneur.

Paul croyait que le Christ serait exalté “dans [son] corps” qui était, comme le nôtre, le temple de Dieu (1 Co 6.19) consacré au Seigneur (Rm 12.1), et que ce serait fait soit qu’il vive, soit qu’il meure. Il est évident que Paul pensait qu’il serait — probablement — relâché après son procès ; mais il n’était pas omniscient et il voulait que tout ce qui se produisait soit pour la gloire

¹¹ Barclay, 26. D’autres définitions sont : “une observation qui fait tourner la tête” (Harrel, 63) ; “tourner la tête et se concentrer intensément sur un objet ou un but” (Malone, 39).

de Jésus.

Même s'il pensait que, devant ses accusateurs, il n'aurait pas honte et qu'ainsi le Seigneur serait exalté, il n'avait pas l'intention de s'en glorifier. Dans le texte original grec, les mots "aurai honte" et "sera exalté" sont tous deux au futur passif, indiquant que l'action des verbes serait accompli sur le sujet, c'est-à-dire sur Paul lui-même. Pour Paul, Dieu serait seul responsable des résultats.

Si nous regardons la vie comme Paul l'a fait, nous croirons que, quoi qu'il nous arrive, tout finira bien. Si notre relation avec Dieu et notre attitude générale sont bonnes, le Seigneur fera en sorte que tout concoure à notre bien

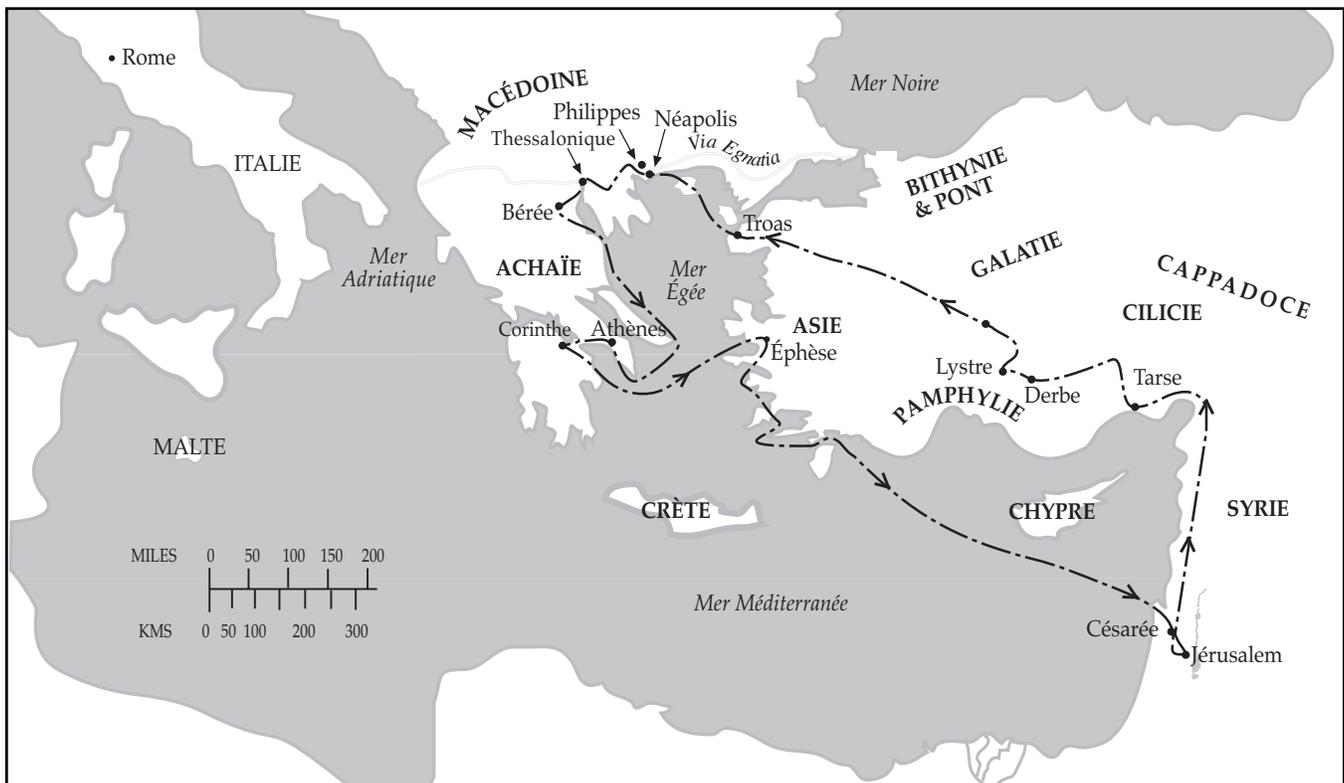
(cf. Rm 8.28).

CONCLUSION

Paul était capable de prendre ses "citrons" et d'en faire une boisson sucrée. Nous pourrions tous profiter de son exemple. Paul nous chuchote à l'oreille (ou bien il crie !) : travaillez votre attitude ! ◆

NOTE

Vous pourriez dire à vos auditeurs que l'attitude qui compte le plus est celle que nous avons envers le Seigneur. L'aimons-nous, lui faisons-nous confiance ? Si tel est le cas, nous voudrions faire sa volonté (cf. Jn 14.15 ; Mc 16.16).



Deuxième voyage missionnaire de Paul, établissement de l'Église de Philippes